

# JOSEP CARNER

DE TOUTE SA VASTE PRODUCTION POÉTIQUE, IL CONVIENDRAIT DE SIGNALER, DANS UNE PREMIÈRE PÉRIODE, *ELS FRUITS SABROSOS* (1906) — CONSIDÉRÉ PAR L'ENSEMBLE DE LA CRITIQUE COMME UN DES REPÈRES DU MOUVEMENT *NOUCENTISTA* — OÙ, INFLUENCÉ PAR A. SAMAIN, IL CHANTE L'HARMONIE D'UN PARADIS CLASSIQUE SOUS LEQUEL PERCENT TOUTEFOIS DE MULTIPLES ET INQUIÉTANTES QUESTIONS CONCERNANT LA VIE ET LE DESTIN.

ÀLEX SUSANNA ÉCRIVAIN

## BÈLGICA

*Si fossin el meu fat les terres estrangeres,  
m'agradaria fer-me vell en un país  
on es filtrés la llum, grisa i groga, en somris,  
i hi hagués prades amb ulls d'aigua i amb voreres  
guarnides d'arços, d'oms i de pereres;  
viure quiet, no mai assenyalat,  
en una nació de bones gents plegades,  
com cor vora de cor ciutat vora ciutat,  
i carrers i fanals avançant per les prades.  
I cel i núvol, manyacs o cruels,  
restarien captius en canals d'aigua trèmula,  
tota desig d'emmirallar els estels.*

*M'agradaria fer-me vell dins una  
ciutat amb uns soldats no gaire de debò,  
on tothom s'entendria de música i pintures  
o del bell arbre japonès quan treu la flor,  
on l'infant i l'obrer no fessin mai tristesa,  
on veiéssiu uns dintres de casa aquilatats  
de pipes, de paraules i d'hospitalitats,  
amb flors ardents, magnífica sorpresa,  
fins en els dies més gebrats.  
I tot sovint, vora un portal d'església,  
hi hauria, acolorit, un mercat de renom,  
amb botí de la mar, amb present de la terra,  
amb molt de tot per a tothom.*

*Una ciutat on vagaria  
de veure, per amor de la malenconia  
o per desig de novetat dringant,  
cases antigues amb un parc on nien ombres  
i moltes cases noves amb jardinet davant.  
Hom trobaria savis de moltes de maneres;  
i cent paraigües eminentes  
farien —ai, badats— oficials rengleres  
en la inauguració dels monuments.  
I tot de sobte, al caire de llargues avingudes,  
hi hauria les fagedes, les clapés dels estanys  
per a l'amor, la joia, la solitud i els planys.*

*De molt, desert, de molt, dejú,  
viuria enmig dels altres, un poc en cadascú.  
Però ningú  
no se'n podria témer en fent sa via.  
Hom, per atzar, un vell jardí coneixeria,  
ben a recer, de brollador ben clar,  
amb peixos d'or que hi fan més alegria.  
De mi dirien nens amb molles a la mà:  
—És el senyor de cada dia.*

## LA BELGIQUE

*Si les terres étrangères m'étaient destinées,  
j'aimerais vieillir dans un pays  
où la lumière, jaune et grise, distille des sourires,  
où il y ait des prairies avec des fontaines, bordées  
d'arçons, d'ormes et de poiriers ;  
vivre tranquille, toujours inaperçu,  
dans un pays de braves gens unis,  
comme coeur à coeur, ville à ville,  
où réverbères et rues rejoindraient les prairies.  
Et le ciel et les nuages, paisibles ou cruels,  
seraient emprisonnés dans des canaux d'eau frémissante,  
pénétrée du désir de refléter les étoiles.*

*J'aimerais vieillir dans une  
ville avec des soldats presque irréels,  
où chacun soit attendri par la musique et la peinture  
ou le bel arbre japonais dès qu'il fleurit ;  
où jamais ni l'enfant ni l'ouvrier ne fassent pleurer,  
où l'on verrait des intérieurs remplis  
de pipes, de gens causants et hospitaliers,  
avec des fleurs éclatantes, magnifique surprise,  
même les jours de très grand froid.  
Et très souvent, près d'un portail d'église,  
il y aurait un marché célèbre et coloré,  
avec un trophée de la mer, un présent de la terre,  
avec beaucoup de tout pour tout le monde.*

*Une ville où j'aurais le temps  
de regarder, par amour de la nostalgie,  
ou poussé par l'attrait de la nouveauté,  
de vieilles maisons avec des parcs où nichent des ombres,  
et beaucoup de maisons neuves avec des jardinets à l'entrée.  
On y trouverait des savants de toutes sortes,  
et cent parapluies éminents  
formeraient — ouverts, hélas ! — des files officielles  
à l'inauguration des monuments.  
Et tout à coup, au coin de longues avenues,  
des forêts de hêtres et le reflet d'étangs  
pour l'amour, la joie, la solitude et les pleurs.*

*Infiniment désert, infiniment à jeun,  
je vivrais parmi les autres, un peu en chacun,  
sans que personne toutefois  
n'ait à craindre de moi.  
On saurait, par hasard, d'un vieux jardin,  
bien à l'abri, avec un bassin très clair  
que des poissons d'or viendraient égayer.  
Et des enfants, des miettes à la main, diraient de moi :  
— C'est le monsieur de tous les jours.*

Traduction de Marjorie Coup

L'importance de la poésie catalane du XX<sup>e</sup> siècle est égale, voire peut-être supérieure, à celle des arts plastiques. Toutefois, si Miró, Dalí ou Tàpies occupent sur la scène internationale la place qui leur correspond et, ce qui est plus décisif, participent directement à la controverse intéressant l'art universel, les poètes se voient contraints d'aspirer à moins, et doivent se contenter d'un domaine d'influence et de diffusion pour ainsi dire limité à l'aire linguistique catalane. Les Pays catalans ont donné, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, de grands poètes et un nombre innombrable de bons poètes. Quatre d'entre eux sont considérés par tous comme étant objectivement les plus importants — importants en tant qu'auteurs d'une œuvre homogène et solide, s'étendant sur toute leur vie, se présentant à nous comme un bloc compact sans fissures ou presque, et portant la marque d'un certain débordement d'énergie. Il s'agit de Josep Carner, J.V. Foix, Carles Riba et Salvador Espriu, certainement comparables, les uns comme les autres, aux plus grands noms de la poésie anglosaxonne, germanique, française, grecque, italienne ou espagnole. Nous avons placé Josep Carner (Barcelone, 1884 - Bruxelles, 1970) en tête car c'est lui qui contribua de la manière la plus efficace à fixer une langue poétiquement valable pour ses contemporains, et qui permit au catalan, après plus de deux siècles de profonde décadence, de recouvrer toutes ses possibilités d'expression. Cette toute première place lui revient aussi pour d'autres raisons : a-t-il jamais existé en Europe depuis le romantisme aucun autre grand poète qui s'identifiât autant avec la société de son temps, et qui se soit consacré à poétiser les multiples aspects de sa vie avec la passion et l'enthousiasme dont fit preuve Carner ? Le fait est que, moyennant l'exemple infailible de ses vers, il combat le subjectivisme radical sur lequel repose l'esthétique dominante de son temps (et dans tous les domaines de l'art). En d'autres termes, son œuvre se fonde sur le refus de toute forme de romantisme, et c'est précisément cela qui lui permet de résoudre le problème auquel le confronte son acceptation sans réserve de la fonction représentative en tant que finalité première de son art. À cet égard, la distinction que fait Edmund Wilson dans *Axel's Castle* entre classicisme et romantisme illustre parfaitement ce que nous tentons d'expliquer : " "Romanticism" was a revolt of the individual. The "Classi-



cism" against which it was a reaction meant, in art, an ideal of objectivity". Dans les œuvres classiques, "the artist is out of the picture"; dans les romantiques, "the writer is either his own hero, or unmistakably identified with the hero, and the personality and emotions of the writer are presented as the principal subject of interest". Autrement dit, Carner serait un "classique" en pleine époque "romantique". Comme l'a si bien vu le critique Joan Ferraté, ce bond en arrière auquel nous nous référerions situe Carner dans la grande ligne de tradition de la poésie occidentale qui commence avec Théocrite et Callimaque (vers 300 avant J.-C.) et s'achève au XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'apparition de Blake et des premiers romantiques allemands. Signalons par ailleurs qu'il est fort probable que Carner ne fût jamais tout à fait conscient de ce phénomène et que pour accomplir le saut qui le situait dans la lignée de la poésie européenne plus riche et plus féconde, il se soit tout simplement contenté de se débarrasser d'un cadre esthétique qui ne l'intéressait pas et qui était, en revanche, ce que son temps lui offrait.

Josep Carner fait des études de droit (1902) et de lettres (1904) à l'université de Barcelone. Puis, avant de remplir des fonctions consulaires et diplomatiques, il collabore activement à des revues, éditoriaux et journaux. En tant que diplomate, il est chargé de missions tour à tour à Gênes, à San José de Costa Rica, au Havre, à Hendaye, à Beyrouth, Bruxelles et Paris. Pendant la guerre civile, il prend parti pour la République et reste à Bruxelles d'où, peu de temps après, craignant des représailles nazies, il se rend au Me-

xique où il devient professeur universitaire, activité qu'il exercera également à Bruxelles où il retournera quelques années plus tard et épousera en secondes noces l'écrivain Émilie Noulet.

De toute sa vaste production poétique, il conviendrait de signaler, dans une première période, *Els fruits sabrosos* (1906) — considéré par l'ensemble de la critique comme un des repères du mouvement *noucentista* — où, influencé par A. Samain, il chante l'harmonie d'un paradis classique sous lequel percent toutefois de multiples et inquiétantes questions concernant la vie et le destin. Viendraient ensuite *Verger de les galanies* (1911), recueil où apparaît un nouveau style de poésie galante très proche de la transparence de Pétrarque, Ronsard et Keats, et des accents plus graves d'un Leopardi ou d'un Baudelaire, et *Auques i ventalls* (1914), livre d'*esprit*, regorgeant d'un humour "civil" cataloguant une certaine société barcelonaise.

Cependant, lorsque ses fonctions consulaires d'abord, puis la guerre civile, l'éloignent de la Catalogne, Carner semble abandonner l'ironie "civile" pour se réfugier tout ensemble dans de profondes et sensibles réflexions sur le destin de l'homme et une constante évocation de son pays natal.

Dans son œuvre postérieure, *El cor quiet* (1925), *El veire encantat* (1933) et *La primavera al poblet* (1935), Carner perpétue, en transfigurant sans cesse le langage, son univers devenu classique, imprégné d'une quotidienneté peuplée de sentiments divers et de toutes sortes d'objets. D'autre part, ses préoccupations métaphysiques devenues de plus en plus nombreuses avec l'âge trouveront leur plus belle expression dans *Nabi* (1941), sans nul doute une des grandes œuvres poétiques universelles de ce siècle. Il s'agit d'un long poème lyrico-narratif, appartenant à ce qu'on a appelé "l'épique intérieure", reposant sur l'histoire biblique de Jonas.

Après la guerre, Josep Carner se consacrera à la révision de l'ensemble de son œuvre, processus d'épuration et de stylisation qui s'achèvera en 1957 avec l'apparition du volume *Poesia*, dans lequel sa production, qui a subi d'importantes modifications de style, est ordonnée par thèmes. Aussitôt devenue un classique, son œuvre n'a cessé de fasciner tous ceux qui la lisent, et de servir de leçon à l'ensemble des poètes catalans de ce siècle. ●